

Les eaux territoriales

Du même auteur

Alaska

Éditions de l'Olivier, 2007

L'Œuvre des mers

Éditions de l'Olivier, 2011

Le Seuil, « Points » n° P1765 (Tome 1)

Prix Joseph Kessel 2011

à coups de pied-de-mouche

Le Bleu du ciel, 2011

EUGÈNE NICOLE

Les eaux territoriales

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0112.1

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il y a la mer, et qui l'épuisera ?
Eschyle

I

La grive et le lapin

Mon éditeur et moi avions imaginé qu'un des voiliers de la course transatlantique partis de Brest le 8 juin jetterait, sept jours plus tard, sur le rivage de Saint-Pierre l'un des exemplaires du premier tome de *L'Œuvre des mers* dont je venais de faire à Paris le service de presse. La télévision locale filmerait l'événement. Nous espérions que la séquence pourrait faire son chemin jusqu'au bulletin de nouvelles d'une chaîne nationale...

Le 17 juin, dans l'avion qui, de Charles-de-Gaulle, me conduisait vers Montréal, d'où je gagnerais l'archipel, je me repassais en boucle le geste du skipper. Qu'il n'eût pas eu lieu ne m'empêchait pas d'en apprécier le symbole et m'en montrait d'autant mieux la trajectoire. Propulsé par une main experte, le volume retournait au roc dont il était issu. D'une tente dressée à l'Anse-à-Henry où, avec d'autres jeunes gens, il avait attendu dès l'aube le passage de la flottille en route vers New York, je voyais surgir un de mes neveux qui s'en saisissait à l'instant même où il eût été emporté dans les tourbillons du ressac...

Chez tante Paule, où je logerais durant ce court séjour,

je retrouvai mon oncle Phil. Depuis longtemps installé à La Rochelle, il était venu passer l'été sur le « Caillou », à la fois pour revoir ses sœurs et pour recueillir des témoignages sur l'affaire du *Croix de Lorraine*, chalutier saint-pierrais qui, offert par de Gaulle à l'archipel en souvenir de son ralliement à la France Libre en 1941, s'était fait arraisonner deux mois plus tôt, le 13 avril, par les gardes-côtes canadiens, et dont l'équipage avait été emprisonné à Terre-Neuve durant deux jours avec les personnalités de l'archipel qui avaient pris place à son bord pour protester contre de nouvelles restrictions imposées à nos droits de pêche.

« Rien de nouveau sous le soleil, ou, plutôt, dans la brume », philosophait mon oncle Phil, qui venait de retrouver au grenier un article du journal *La Voix de l'Ouest* daté de 1935, jadis découpé par son père et qu'il nous enjoignait de lire.

Je l'avais noté dans ce premier tome de *L'Œuvre des mers* : maintes tombes du cimetière de Saint-Pierre sont ornées de hublots. Symboles ambigus du désir de reposer à jamais dans la goélette ancestrale ou habile récupération d'épaves, ils sont devenus au cours des ans une attraction touristique de la ville qu'évoquent systématiquement les journaux canadiens quand ils rappellent la présence à leur porte du petit archipel français dans le golfe du Saint-Laurent.

Le 16 juin 1988, à travers le hublot encastré sur le flanc arrière de notre caveau de famille, je contemplais les cercueils qui en forment la couche la plus récente. Par la petite porte qui s'ouvre sur la même paroi, on tentait, non sans difficulté,

d'y glisser celui de mon père – mort deux mois plus tôt en France, à Muret (Haute-Garonne), il venait d'être sorti du « dépositaire » où on l'avait placé après son rapatriement dans l'archipel – lorsque mon attention fut attirée par un lapin qui, quelques mètres plus loin sur ma gauche, se faufilait entre les tombes.

La pluie, qui tombait sans interruption depuis l'aube, n'avait cessé qu'à la fin de l'absoute. La messe, commencée à dix heures, avait été ponctuée de coups de tonnerre. Mais le plus puissant, pour moi, avait surgi du maître-autel lorsque, dans l'officiant vêtu d'une chasuble verte qui, les bras ouverts, se tournait vers l'assemblée, j'avais reconnu Monsieur, mon ancien instituteur.

Oui, c'est lui qui te fit l'école, c'est Raymond Harvé, qui se prenait pour Jacques Cartier, et que tu avais accompagné en France pour qu'il y fût soigné, en 1956, lors de ton premier départ pour le pensionnat de Vendée où tu achevas tes études secondaires, me confirmait-on de toutes parts lorsque nous attendions les voitures qui devaient nous conduire au cimetière. On s'étonnait que je ne l'aie pas appris : parfaitement guéri, il avait passé quatre ans au grand séminaire de Chevilly-Larue, dans la banlieue sud de Paris, et, l'année précédente, il avait été ordonné prêtre. « Mieux vaut ne pas lui rappeler qu'il coiffa un jour devant ta classe stupéfaite (puis hilare) le bonnet qu'il disait celui du célèbre navigateur malouin pour vous lire une dictée basée sur les souvenirs de son voyage de 1535 à Hochelaga », s'esclaffa mon oncle Phil.

La pluie tombait dru, des sanglots me secouaient, une sorte de mécanique les relançait quand s'avançaient vers

moi tel ou tel parent, telle ou telle connaissance de jadis ; à la mort de mon père se mêlait le retour de Monsieur ; Mlle Marie, ma première maîtresse au pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, aggrava ce flot de larmes en me tendant sa main gantée.

Me serais-je dès lors étonné qu'une heure plus tard, à l'arrière du profond cénotaphe sur le flanc opposé duquel nous allions nous recueillir le 21 janvier, jour anniversaire de la mort de notre mère, se soit invitée l'humoristique et furtive silhouette de maître Jeannot ? Après tout, celui-ci a une longue et noble expérience de ce genre de circonstances, puisqu'on l'aperçoit, croquant une noisette, la queue dressée, dans des mises au tombeau de Mantegna et d'autres peintres anciens...

Comme pour me ramener à de plus locales références : « L'amiral nous rend visite », a dit Georges, le fossoyeur.

Ce jeu de mots un peu simpliste m'a fait sourire (animal, amiral : pourquoi pas ?), j'y ai même souscrit car, se mettant à courir dans cette allée latérale, le lapin avait opéré dans les choses une permutation qui ne le cédait en rien à celle que le fossoyeur venait d'accomplir dans les mots. Tout en attirant mon attention sur un rang de tombes anciennes que je n'avais jamais remarquées jusqu'alors, il avait fait pivoter de quatre-vingt-dix degrés l'axe selon lequel pour moi le cimetière s'orientait, et qui était celui de cette pente majeure que nous gravissions pour arriver à notre caveau. L'alignement de ces tombes plus ou moins abandonnées m'en révélait la *largeur*. Et, comme elles semblaient proches de la nature – ou sur le point d'y retourner –, elles profi-

laient ce caractère à tout ce petit côté du grand rectangle hérissé de croix. Disparaissant sous les herbes, mangées par des racines d'épicéas rampants, elles contrastaient tellement avec les monuments géométriques de l'allée centrale que le cimetière tout entier, ainsi réorienté latéralement, m'apparaissait, sous un jour nouveau, comme un lieu nouveau.

« Je l'aperçois de temps en temps, dans des occasions comme celles-ci, a repris Georges, le fossoyeur. Tu sais, j'ai été planton à la Résidence où j'aidais au service avec les sœurs Fordham. J'ai bien connu l'amiral. Ton père aussi. »

Voyant la tête que je faisais, Georges a sans doute pensé que je le croyais devenu fou.

« Je ne veux pas dire que le lapin soit une réincarnation de Muselier ! s'est-il exclamé en riant. C'est seulement qu'en des moments comme celui-ci, j'aime croire qu'il ne nous oublie pas, je ne suis pas trop regardant sur les signes qui me le laissent penser, mais tous, fiston, me ramènent à ce matin du 24 décembre 1941 où j'ai assisté à l'arrivée du sous-marin *Surcouf* et des corvettes de la France Libre, l'*Alysse* et l'*Aconit*, au quai de la Poste. Tu n'étais pas encore né, j'avais treize ans, j'étais sur le môle à cinq heures du matin, c'est moi qui ai lancé l'écoute aux pilotins de l'*Aconit*, je leur ai crié "Vive de Gaulle !" et ils m'ont répondu : "P'tit gars, on vient vous délivrer de la tyrannie du gouverneur de Cournette et de tous les valets de Vichy dont il s'entoure !" Chaque fois qu'on enterre quelqu'un de ce temps-là, je ne peux pas m'empêcher de revoir l'amiral qui met le pied sur le quai, coiffé d'une simple casquette molletonnée. »

De Cournette, la France Libre, l'amiral Muselier, les sœurs Fordham, on en parlait encore dans les années cinquante, je me souviens que la foule emplissait le cimetière (on y emmenait les classes des écoles) quand on rapatriait le corps d'un fusilier marin mort au champ d'honneur. Ou bien s'agissait-il d'un édile décédé d'une crise cardiaque ou d'une indigestion ? Le maire, le député ou le président du conseil général de l'archipel prononçaient dans le jour glacial des discours qui laissaient pensif l'enfant que j'étais, et dont le vent, une fois, avait emporté les pages alors que de son autre main l'orateur empêchait son chapeau haut de forme de suivre le même chemin. Eh bien, le cimetière avait changé. En m'en révélant la largeur, les bonds du lapin l'avaient réorienté. En ce jour où ma sœur, mon frère et moi enterrions notre père, il se greffait à la « montagne » avoisinante, il semblait même remettre en question sa fonction de nécropole. Revendiquant le temps, après tout pas si lointain, où nul pas humain n'avait encore foulé son sol, il se ressoudait au corps de l'île. Je sentais sous mes pieds comme un promontoire qui prolongeait l'axe de ses éperons rocheux, lesquels – s'il vous plaît ! – ne sont rien moins, avant Terre-Neuve, que le pénultième rebond des Appalaches dans l'océan Atlantique ! Comme si l'arrivée du cercueil de mon père dans ce caveau maintenant plein à ras bord nous renvoyait du cimetière une image d'avant les hommes. Une dalle avait pivoté (s'il n'y a pas de lapin dans les *Résurrections*, celui-ci sera le premier), un changement de décor s'était opéré.

Ou, peut-être, rien n'avait changé, sauf que, prenant le contre-pied de ces discours funèbres, j'avais écrit *L'Œuvre des mers* pour célébrer une enfance dans l'archipel. Et si le lapin évoquait pour Georges un matin de décembre 1941, comment n'aurais-je pas vu, moi, dans sa présence à dix mètres du caveau dont la porte allait se refermer sur le cercueil de mon père, qui ne le lirait jamais, un signe d'accueil envers mon texte venu du tréfonds du microcosme que je voulais ainsi porter sur les fonts baptismaux de la langue française ? J'aurais même pu imaginer que le rongeur avait répondu à l'appel de mes pages où, on l'a noté très tôt, son espèce est curieusement présente. François Bourin, mon premier éditeur, m'en avait fait un jour la remarque. Y avait-il là une allusion aux *Rêveries du promeneur solitaire* et aux nombreux lapins qui accompagnent Rousseau lorsqu'il herborise dans l'île Saint-Pierre sur le lac de Bièvre, était-ce un effet de la similitude des noms ? Je lui avais rappelé que les lapins de *L'Œuvre des mers* étaient d'abord une création de Monsieur, qu'ils apparaissaient dans le spectacle qu'il avait conçu pour être représenté dans le théâtre paroissial du même nom, et qui n'eut pas lieu parce que l'un de nos camarades se précipita du haut du phare de la Pointe-aux-Canons où l'instituteur voulait lui apprendre à vaincre le vertige. Juché sur un escabeau, le *Lapin Blanc* se tenait dans l'une des premières scènes du *Débarquement de Jacques Cartier* à côté de mon arrière-grand-mère, la « Grande Patronne » du Café du Nord ; mais leur rôle dans ce poème dramatique des grands moments de l'archipel transcendait son histoire puisque, refusant sans doute d'admettre que nous n'y étions

pas présents de toute éternité, et moins encore en ce jour de 1535 où Jacques Cartier le « découvrit », Monsieur avait fait d'eux une sorte de totem collectif qui, dans un autre tableau, observait avec l'appréhension que dénotaient leurs queues dressées l'arrivée de sa caravelle.

S'il n'était pas la réincarnation de l'amiral Muselier, le lapin avait certainement droit de cité dans le cimetière de Saint-Pierre... En ces bords latéraux, qu'ayant changé le sens de sa course il faisait maintenant sur ma droite, je pouvais même déceler plus qu'un vague salut à l'achèvement de mon premier volume : comme je venais à l'instant d'entrevoir dans les tombes alignées sur le grand rectangle pentu du cimetière les deux axes d'une page imprimée, me dire que, préfigurant le regard qui de mot en mot glisse sur la ligne, ils annonçaient la phase suivante, qui, après sa publication et son arrivée dans l'archipel, serait celle de sa lecture *in situ* !

Georges, le fossoyeur (le lecteur se souvient peut-être qu'il est l'époux d'Andrée, la bonne qui nous éleva après la mort de notre mère), m'a proposé de cueillir une églantine qui jaillissait de l'une des tombes désaffectées et de la déposer sur le cercueil de mon père, ce que j'ai fait, renonçant du même coup à y placer l'exemplaire de mon livre que, sans me le dire expressément, j'avais sans doute apporté de Paris dans cette intention.

La cérémonie terminée, j'avais repris la pente raide qui me ramenait en ville et je saluais au passage toutes ces maisons qui, dédoublées, étaient maintenant dans mon texte. Je les reconnaissais telles qu'elles avaient posé pour moi, à la fois de loin et « sur le motif », avec la familiarité accrue

des longues heures où, à New York ou à Paris, tandis que je choisissais mes mots pour les décrire au mieux de mon souvenir, je retrouvais les impressions de mon enfance pour qui elles étaient de véritables personnes. Tant d'événements de *L'Œuvre des mers* jalonnent cette rue de la Butte qu'elle en constitue pour ainsi dire l'épine dorsale. Descendant vers le centre-ville, j'avais l'impression d'aller à leur rencontre, je voyais s'avancer vers moi tous ces êtres qui en gravissent la pente ; mais à l'ordre de leur apparition dans le récit s'était substitué celui de leurs positions respectives sur cette travée centrale de son cadastre. Ainsi, sortant du cimetière, avais-je d'abord revu Gabie se dirigeant vers celui-ci le 29 août 1939. Elle veut donner à l'assassin Joseph Néel, guillotiné un demi-siècle plus tôt, les funérailles qu'on lui refusa – tandis qu'au même instant son fils chéri, Clément, dit Coco-Bel-Ceil, s'appête à sauter sur une goélette en partance pour Terre-Neuve dont il ne reviendra jamais. Cinquante mètres plus bas, la petite maison où, après le départ de leur frère pour la France, avaient vécu dans la dénégation de sa mort Louise et Marie Fordham, me rappelait l'étrange destin de ces deux sœurs, anciennes bonnes du gouverneur de Cournette, jadis employées de la Western Union à New York où elles avaient recueilli ce qu'elles appelaient le « dernier message » : d'anodines félicitations de mariage transmises par le câble transatlantique quelques secondes avant sa rupture, le 14 avril 1930. Un peu plus loin, cet homme qui sort de chez lui avec une canne à pêche, c'est mon grand-père Eugène accompagné des deux frères de grand-mère Stella qui, en 1945, de San Francisco et de Mexico où ils

habitent, sont venus se retremper au pays de leur enfance qui ne leur offrira que la frustration d'un « juillet sans brume ». À l'angle de la devanture du ferblantier-sourcier Larranaga, ces deux jeunes garçons penchés sur un arc de métal rouillé où glougloute l'eau des pluies, c'est mon camarade Jean et moi qui, un après-midi d'avril 1951, tenons un conseil de guerre. Revenant de l'école, nous avons fait halte sur le quai pour constater que depuis sa dernière escale chez nous, où il arrive chargé de bois de construction, *Le Petit Bras d'Or* a encore grandi. N'est-il pas temps de rendre publique cette découverte sensationnelle qui nous fascine depuis des mois ? De l'autre côté de la rue, se dresse l'épicerie Duhamel où tenait ses assises le Cercle des Terre-Neuvas dont les quatre présidents (le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest, comme ils se nommaient) avaient en vain tenté d'entraver l'ouverture de la liaison aérienne avec le Canada dans les années cinquante. Encore plus bas, à gauche, se profilait le magasin de M. Télo, le propriétaire de la turbine électrique, devant les sombres vitres duquel était garée la Peugeot brune immatriculée SPM1, que Gabie, ignorant tout de l'aviation, avait cru voir dans le ciel ce 20 mai 1927 quand, en route pour Paris, à la quatorzième heure de son vol historique, Lindbergh passa au-dessus de l'archipel. Enfin, au carrefour où la rue s'interrompt, la façade du *Newfoundland Stores* arborait son enseigne originelle, constituée de ces lettres de bois prélevées aux noms de navires qui firent naufrage sur nos côtes, et qu'on a vu tomber l'une après l'autre au cours du récit.

Parfois, le mouvement s'inversait : tel balcon, tel tambour que je longuais me rappelaient des moments précis de ces

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve d'Ascq
Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.
Dépôt légal : septembre 2013. N° 0110
N° d'imprimeur : XXXXXX
Imprimé en France

